

DANS LA VIGNE

O mon frère en allé, c'est à toi que je pense,
Ce matin, dans la solitude et le silence
De la vigne où j'aime à porter mes pas errants.
Je songe que, jadis, chez notre mère-grand,
La vigne était pour nous, espiègles sans malice,
Lorsque l'on vendangeait, un pays de délices ;
Je songe que nous étions fous et rayonnants
Et que tu dors parmi les ombres maintenant.

Je dédaigne aujourd'hui la fête des vendanges,
Mais une volupté secrète, sourde, étrange
M'envahit quand, au mois d'octobre, doucement,
La vigne, dévastée et tordant ses sarments,
Agonise, ayant accompli sa destinée.
Qu'elle est touchante à contempler, l'abandonnée !
Elle a des feuilles d'or et des feuilles de sang ;
Elle baigne dans un brouillard évanescent,
Et tout le paysage, à l'entour, se recueille.
O moment adorable où la terre s'endeuille
Heure unique et que l'on voudrait éterniser,
Où les grands bois, qu'on voit se métamorphoser,
Exhalent vers le ciel pali leur âme obscure ;
Instant profond et grave où toute la nature
Attend, dans un silence auguste, en frémissant,
Quelque chose d'ineffable qu'elle pressent !
Comme l'air est tranquille ! Au-dessus de la plaine,
Un vol d'oiseaux s'enfuit vers quelque île lointaine.
Des feux inattendus s'allument dans les champs.
Pas un bruit, hors celui que je fais en marchant,
Et, là-bas, tout là-bas, tristes comme une plainte,
Les coups intermittents d'une cloche qui tinte...
Oh ! comme cela rend malade et que c'est doux,
Et comme je voudrais me jeter à genoux,
Et m'absorber en toi, Nature décevante,
Qui ne sais rien, hélas ! de mon âme fervente,
Et baiser tes rameaux que l'hiver va meurtrir,
O vigne qui te fais si belle pour mourir !

Jules Troccon

Le Miroir du passé, 1932

